

durchprüfen und oft noch die Texte durchstudieren. Für einen Forscher, der die betreffende Sprache nicht kennt, und der sich auch noch niemals mit Sprachen der betreffenden Familie befaßt hat, ist eine solche Arbeit sehr schwierig und zeitraubend; und es ist daher auch ganz natürlich, daß bei der Ermittlung der phonologischen Systeme verschiedener Sprachen jeder Forscher sich mit einer beschränkten Anzahl von Sprachen der ihm näher bekannten Sprachfamilien begnügen muß.

Aus dem eben gesagten folgt: erstens, daß die Erforschung der phonologischen Strukturgesetze, die sich auf einer vergleichenden Untersuchung der phonologischen Systeme aller oder möglichst vieler Sprachen der Welt basiert, nur im Wege einer internationalen Zusammenarbeit geführt werden kann, zu der die auf dem Gebiete verschiedener Sprachfamilien arbeitenden Sprachforscher herangezogen werden müssen; zweitens: daß künftighin bei dem Abfassen von Sprachlehren und Grammatiken oder Beschreibungen verschiedener Sprachen und Dialekte eine besondere Aufmerksamkeit der Ermittlung und genauen Beschreibung des phonologischen Systems des betreffenden Idioms geschenkt werden soll.

Während der Tagung des Ersten Internationalen Linguistenkongresses in Haag (1928) wurden diese praktischen Probleme in Privatgesprächen unter einigen Kongreßmitgliedern viel erörtert. Eine kleine Gruppe der Kongreßmitglieder, bestehend aus Prof. W. Czermak (Afrikanist, Wien), Prof. N. Jakovlev (Kaukasologe, Moskau), Prof. A. W. de Groot (Klassischer Philologe, Amsterdam), Prof. V. Mathesius (Anglist, Prag), Dr. R. Jakobson (Slavist, Prag) und dem Unterzeichneten, beschloß, eine internationale „Gesellschaft für die vergleichende Erforschung der phonologischen Systeme der Welt“ zu gründen.³⁸⁾ Vorläufig hat dieser Beschluß noch keine praktische Verwirklichung bekommen: eine solche wird nur dann möglich sein, wenn die Gedanken, die uns zum genannten Beschluß führten, weiteren Kreisen der Sprachforscher bekannt sein werden. Durch den obigen Beitrag zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme möchte ich hauptsächlich den Gedanken der vergleichenden phonologischen Systemlehre und den Nutzen einer vergleichenden Erforschung der phonologischen Systeme der Welt den Sprachforschern nahelegen, sie zur Arbeit in derselben Richtung anregen. Sollten einige

³⁸⁾ E. Sapir (Afrikanist und Amerikanist, Chicago), der am Kongresse nicht teilnahm, dessen Artikel über die Lautvorstellungen (im *Language*, I, 2) vollkommen mit den Ansichten der obengenannten Gruppe von Sprachforschern übereinstimmt, wurde von uns nachträglich eingeladen und willigte ein.

Sprachforscher dabei den Wunsch bekommen, sich der hier erwähnten geplanten Gesellschaft für allgemeine und vergleichende Phonologie anzuschließen, bitte ich sie, mir davon Mitteilung zu machen.³⁹⁾

LA STRUCTURE PHONOLOGIQUE DU LEXIQUE DU TCHÈQUE MODERNE

PAR V. MATHESIUS.

Contribution à la phonologie comparée.

I. La méthode de l'analyse phonologique, qui se conquiert une place importante dans la linguistique moderne, nécessitera encore bien des réflexions avant de se fixer à un degré de finesse et de compréhension suffisantes. Il appert dès aujourd'hui qu'il faudra attaquer le problème de la caractérisation phonologique de plusieurs côtés. On peut, comme le montre l'article du prof. Troubetzkoy et comme l'avait déjà exposé le prof. Sapir dans sa dissertation sur les « sound patterns » (*Language* I/1925, PP. 33 sqq.), étudier un système phonologique dans la composition et les rapports réciproques de ses termes. Mais on peut aussi étudier le répertoire des éléments phonologiques à titre de matériaux fonctionnels et se préoccuper de l'emploi particulier qui en est fait dans le courant du discours ou dans le lexique. Les résultats de ces différentes méthodes se compléteront, confirmeront ou corrigeront mutuellement. C'est de leur emploi combiné seulement que résultera la caractérisation phonologique complète d'une langue étudiée.

Dans l'étude phonologique, il s'agit surtout de caractériser au point de vue phonologique une langue donnée à un stade déterminé de son évolution. C'est seulement en partant de coupes de ce genre que l'on pourra passer aux problèmes historiques, à la question de l'évolution et de la parenté mutuelle des différents systèmes. La caractéristique phonologique nécessite donc, comme la caractéristique linguistique en général, surtout les méthodes de la synchronie et de la comparaison de structure. Dans l'article qui va suivre, je me borne en conséquence au tchèque cultivé d'aujourd'hui tel qu'il se présente dans une prononciation soignée, et j'ai recours comme terme de comparaison, parmi les langues européennes non slaves connues, en première ligne, surtout à l'allemand dans la prononciation du sud. Pour l'étude

³⁹⁾ Adresse: Wien I, Dorotheergasse 12, Prof. Dr. N. Trubetzkoy; oder: Wien I, Liebiggasse 5, Seminar für slavische Philologie.

du lexique, je fais entrer en ligne de compte tous les mots courants composés d'un et de plusieurs sons jusqu'à quatre inclusivement. Je laisse de côté les noms propres et je réserve une place à part aux interjections, comme ayant dans leur structure phonologique, en qualité d'onomatopées ou de mots affectifs, leurs écarts particuliers. J'espère voir les résultats auxquels j'aboutis complétés non seulement par l'analyse des mots de plus de quatre sons, mais encore par la comparaison analogique du tchèque avec les principales langues slaves.

II. Les matériaux de la phonologie consistent en des éléments phonologiques fondamentaux appelés phonèmes, c.-à.-d. des sons (simples ou composites) qui ont une valeur fonctionnelle, et en des éléments phonologiques modificateurs, c.-à.-d. des qualités des sons (ou séries de sons) qui ont elles-mêmes une valeur également fonctionnelle. Il est évident que ne figurent pas au nombre des phonèmes les sons qui ne font que se substituer à un phonème dans une position phonétique particulière et qui n'ont pas par eux-mêmes de signification fonctionnelle, par ex. en tchèque la nasale vélaire η , la vélaire sonore g et l'affriquée sonore $d\check{z}$. Plus difficile est la question de savoir s'il faut faire entrer dans le système phonologique d'une langue donnée les sons originellement inusités dans la langue, mais y ayant pris racine jusqu'à un certain point sous l'influence des mots étrangers empruntés. Mais ici de même on peut ordinairement constater que le son dont il s'agit ne participe pas aux différences phonologiques et, partant, n'appartient pas au système phonologique. Tel est le cas, par ex., de la diphtongue *au* en tchèque moderne. Le changement de k en g , surtout au voisinage de liquides, qui se produit en tchèque populaire uniquement dans les mots étrangers (par ex. *krém, cirкус, bicycl, balkon, plakát*), alors que dans les mots autochtones k demeure dans toutes les positions — à l'exception de la prononciation de mots *kdo, kde, kdy*, — une pure sourde (comp. avec les mots étrangers cités ci-dessus les mots tchèques suivants: *krev, pírkó, vyníkl, pálka, plakát*), montre bien qu'il existe une sorte de conscience d'une différence entre les éléments indigènes et étrangers. Les mots entrés depuis longtemps dans la langue ne s'y distinguent naturellement plus de ceux qui sont propres à celle-ci, par leurs éléments phonologiques, mais ils continuent parfois encore à s'en distinguer par des groupements inusités de phonèmes. Comme on l'a déjà indiqué ci-dessus, les interjections sont aussi parfois exclues par leurs groupements particuliers de phonèmes des habitudes phonologiques pratiquées dans une langue donnée.

III. Les éléments phonologiques fondamentaux se divisent, à leur tour, en sonantes et consonantes. Les termes de chacun de

ces deux groupes constituent pour nous les matériaux dont les mots sont composés et, partant, nous allons d'abord nous informer de leur structure. En tchèque, au nombre des éléments fondamentaux, on trouve quatorze sonantes¹⁾ et vingt-quatre consonantes²⁾; les deux groupes sont l'un par rapport à l'autre dans la proportion de 58:100. Quand on considère que l'allemand comporte quatorze sonantes et vingt-deux consonantes, soit une proportion de 64:100, l'anglais vingt sonantes et vingt-quatre consonantes, soit une proportion de 83:100, et le français seize sonantes et dix-neuf consonantes, soit une proportion de 84:100, il est tout à fait évident que le répertoire des phonèmes tchèques est caractérisé par la prédominance des consonantes sur les sonantes. Cette assertion se trouve renforcée lorsque l'on tient compte de la composition, dans chacune des langues considérées, du répertoire des sonantes. En français, le répertoire entier des sonantes se compose de voyelles simples (je laisse de côté le difficile problème des diphtongues dites croissantes), alors qu'en tchèque, sur quatorze sonantes, il n'y a que cinq voyelles simples, — soit seulement un tiers environ, — les neuf autres sonantes comprenant trois consonnes sonantes et six diphtongues décroissantes. Ces six diphtongues décroissantes ne sont d'ailleurs pas de même nature. Ainsi que cela ressortira ultérieurement de leur emploi structural, il n'y a de véritable diphtongue en tchèque que *ou*, les autres diphtongues étant plutôt, au moins dans le langage soigné, une fusion occasionnelle d'une voyelle avec la consonne j appartenant à la même syllabe, et se scindant par suite facilement en deux sons hétérosyllabiques. La nuance fortement consonantique du second élément de ces diphtongues, sur laquelle les phonéticiens attirent l'attention, est frappante. Par contre, c'est un trait important de la structure phonologique du tchèque que les sonantes r et l forment même des syllabes toniques. Le répertoire tchèque des sonantes apparaît donc, vis-à-vis de celui du français, plus pauvre quant à l'étendue de sa gamme, plus rude à cause du rôle important qu'y joue l'élément consonantique, et moins précis par suite de la présence de diphtongues. Sur les vingt sonantes de l'anglais, il y a neuf voyelles simples, trois consonnes sonantes et huit diphtongues décroissantes; sur les quatorze de l'allemand, il y en a, respectivement, huit, trois, et trois. De plus, ni en anglais ni en allemand une consonne sonante ne peut constituer une syllabe accentuée. Ces deux langues germaniques ont donc une gamme de voyelles plus riche que celle du tchèque, tout en

1) Les voyelles simples a, e, i, o, u ; les diphtongues *ou, ej, aj, oĵ, uĵ, ij*; les consonnes sonantes r, l, m .

2) Les consonnes simples $b, d, d', f, h, \lambda, j, k, l, m, n, \check{n}, p, r, \check{r}, s, \check{s}, t, \check{t}, v, z, \check{z}$; les affriquées *ts, tš*.

ne s'égalant pas au français. L'une et l'autre langue possèdent, comme le tchèque, des consonnes sonantes, mais avec moins de possibilités structurales. Le répertoire des véritables diphtongues décroissantes est plus considérable dans ces deux langues qu'en tchèque (en tenant compte de ce qui a été dit ci-dessus sur les diphtongues du tchèque). La comparaison avec ces langues fait ressortir la pauvreté du système vocalique du tchèque, mais en même temps aussi la précision relativement grande de sa gamme peu étendue.

La nature du répertoire des consonantes des langues considérées présente plus d'uniformité, mais cependant elle établit entre le tchèque d'une part, avec l'anglais et l'allemand, et le français d'autre part, un certain contraste. Les dix-neuf consonantes du français sont des consonnes simples, tandis que sur les vingt-quatre du tchèque il y en a deux affriquées, sur les vingt-quatre de l'anglais deux également et sur les vingt-deux de l'allemand trois. Le nombre proportionnel de consonantes a déjà été pris en considération dans les explications sur les sonantes, et, quant à une caractérisation plus détaillée du répertoire consonantique des langues en question, l'occasion se présentera ci-dessous de la faire.

IV. Parmi les éléments phonologiques modificateurs, le plus caractéristique du tchèque est la quantité. Toutes les voyelles tchèques simples se présentent en couples longue-brève; même dans les couples où autrefois la différence quantitative s'était changée en une différence qualitative, les mots étrangers empruntés ont rétabli l'existence de la différence de quantité (par ex. pour le couple *o — ó*: *chor — chór*, *borový — bórový*), et, en outre, les différences de quantité sont tout aussi importantes dans les syllabes atones que dans les syllabes accentuées. C'est ainsi seulement qu'ont pu naître des séries comme, par ex.: *ná-maha*, *namáhá*, — *kaly*, *káli*, *kalí*, *kálí*, — *myli*, *míli*, *milý*, *mýlí*. Enfin il y a lieu de remarquer à quel point en tchèque les différences de quantité influent sur les différences de sens. La différence entre voyelle brève et voyelle longue n'est pas seulement, en tchèque, un moyen de différencier de simples vocables par ailleurs entièrement différents comme par ex. ceux du couple *ráda* et *rada*, mais elle sert aussi à la différenciation dans la formation des mots, c.-à.-d. à différencier deux formations ayant la même base, par ex. celles du couple *honicí* et *honici*, et à différenciation morphologique, c.-à.-d. à différencier différentes formes d'un même mot, comme par ex. celles des couples: *bosa* — *bosá*, *vřele* — *vřelé*, *poli* — *polí*, *píli* — *píli*, *roku* — *rokú*, *domu* — *domú*.

Dans les langues qui nous servent de termes de comparaison, le contraste le plus aigu avec le tchèque est constitué à cet

égard par le français: la différence de quantité en valeur fonctionnelle n'y apparaît avec quelque netteté que pour l'une de ses nombreuses voyelles (*e*) et ce dans un tout petit nombre de mots (voir Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*, p. 83). L'allemand et l'anglais utilisent la quantité, en valeur fonctionnelle, plus que le français, mais cependant dans des proportions bien moindres que le tchèque. Dans les deux langues en question, les différences de quantité sont limitées à la syllabe accentuée et, si en allemand elles portent sur les sept voyelles qui peuvent se trouver sous l'accent, elles ne portent en anglais que sur trois d'entre elles, ou sur quatre si l'on considère comme une différence purement quantitative celle qui existe entre les syllabes toniques de couples comme *gutter — garter*, *cut — cart*. En outre, en anglais, les différences de quantité sont accompagnées de différences qualitatives considérables, et également la quantité effective est dans une grande dépendance par rapport à la consonne suivante, ce qui fait naturellement beaucoup perdre au caractère expressif des correspondances existant entre les termes des différents couples. En dernier lieu, il faut mentionner que ni l'allemand ni l'anglais ne vont aujourd'hui, dans l'utilisation des différences de quantité, au-delà des différenciations simplement lexicales. Les anciennes différences quantitatives qui avaient aussi, en anglais, une fonction de différenciation morphologique, n'existent dans la langue actuelle qu'en projection qualitative (par ex. *meet-met*). Les relations nées de ce fait doivent être constatées pour que la caractérisation phonologique soit complète, quoique leur valeur propre n'apparaisse que lors de la réunion de l'étude phonologique avec l'étude de la formation des mots et celle de la morphologie. En tchèque, les relations de même genre nées de la projection qualitative d'anciennes différences quantitatives sont les suivantes: *o — ô*, *u — ou*, *e (ě) — i*. La différence de quantité des voyelles est, pour le tchèque, un élément modificateur véritable, c.-à.-d. que c'est un changement, à valeur fonctionnelle, de l'aspect du phonème, qui ne fait pas passer celui-ci, dans la conscience linguistique, à un phonème différent. Pour les éléments modificateurs dont il sera question plus loin, la situation sera autre. Il s'agira non de l'aspect modifié d'un seul et même phonème, mais plutôt d'une différence, à valeur fonctionnelle, entre des phonèmes proches l'un de l'autre et associés l'un à l'autre dans la conscience linguistique. Le premier de ces éléments modificateurs non proprement dits, en tchèque, est la différence entre consonne molle et dure. Cette différence intéresse trois couples de consonnes: *t/t'*, *d/d'*, *n/ň*, auxquels on peut ajouter un quatrième couple, celui de *r/ř*. L'importance de cette différence ressort de l'usage qui en est fait pour les différen-

ciations de sens. De même que la quantité, on utilise en tchèque ladite différence des consonnes non seulement pour de simples différenciations lexicales, par ex. dans les couples: *dýky* — *díky*, *lany* — *lani*, *síty* — *síti*, *řypou* — *řípou*, mais aussi pour des différenciations dans la formation des mots, par ex. dans les couples *letný* — *letní*, *raný* — *ranní*, *berný* — *berní*, *obecný* — *obecní*, et pour des différenciations morphologiques, par ex. dans les couples: *hady* — *hadi*, *katy* — *kati*, *pány* — *páni*, *kmotry* — *kmotři*, *chorý* — *choří*. A ces couples se rattachent orthographiquement les couples *s/š*, *z/ž*, *c/č*, qui toutefois ne constituent pas, dans la prononciation tchèque moderne, des séries différenciées par le caractère mou de l'un des termes. Ces couples de sifflantes et chuintantes ont aussi en tchèque un rôle fonctionnel important, car outre la différenciation lexicale (par ex. *duší* — *duši*, *dráze* — *dráže*, *cepy* — *čepy*), ils contribuent à la différenciation morphologique (par ex. *kněze* — *kněže*, *otce* — *otče*, *chlapce* — *chlapče*). Dans les langues prises comme terme de comparaison, l'amollissement des consonnes ne se présente pas comme élément modificateur. On n'y trouve que les couples de sifflantes et chuintantes et encore, par comparaison avec le tchèque, en moins grand nombre et avec une valeur fonctionnelle plus limitée. En allemand, on ne trouve que le couple *s/š*, ainsi qu'en anglais, car le couple *z/ž* n'a pas de valeur significative; en français les couples *s/š*, *z/ž*, *n/ň*, n'ont de fonction différenciatrice que dans le lexique et ce dans un petit nombre de cas.

Si le tchèque l'emporte sur les langues que nous lui comparons, pour ce qui est de la différence de quantité et le caractère mou des consonnes avec valeur fonctionnelle, il passe au contraire à l'arrière-plan pour l'élément modificateur dont nous allons parler, à savoir la différence du caractère sonore et sourd des consonnes. Pour ce qui est de l'importance fonctionnelle de cette différence, on trouve deux pôles dans les langues prises comme terme de comparaison, d'une part le français avec l'anglais, et d'autre part l'allemand. En français et en anglais, la différence de sonorité est également importante partout, que ce soit au début du mot, au milieu ou à la fin; elle porte, en anglais sur sept couples de consonnes, en français sur six. En outre, dans l'une et l'autre langue, l'utilisation fonctionnelle de ladite différence va au-delà de la différenciation lexicale, qui est abondamment représentée surtout en anglais, pour servir à la différenciation dans la formation des mots (par ex. angl. *advice* — *advise*, etc.) et à la différenciation morphologique (par ex. angl. *build* — *built*, etc., franç. *vif* — *vive*, etc.). En allemand au contraire, la différence fonctionnelle de la sonorité des consonnes, — ou la différence qui la remplace dans la prononciation alle-

mande, — est complètement éliminée à la fin du mot et est presque insignifiante au début du mot. Elle disparaît complètement pour le couple *s/z* et ne se présente avec quelque netteté que pour le couple *f/v*. Au milieu du mot même elle a peu d'importance, elle s'y limite à trois couples seulement, avec des exemples peu nombreux. Il ne s'agit d'ailleurs toujours que de différenciations purement lexicales. Le tchèque est sur ce point à peu près à mi-chemin entre les deux pôles étudiés. La différence fonctionnelle de la sonorité des consonnes n'y existe pas non plus à la fin du mot, et l'utilisation de cette différence n'y va pas non plus au-delà de l'utilisation lexicale. *Par contre*, la différence de sonorité porte en tchèque sur sept couples — en comptant parmi ceux-ci la corrélation *h—χ* —, elle figure dans de nombreux exemples et est aussi nette au début qu'au milieu du mot.

Les autres éléments modificateurs dont l'existence se laisse constater dans les langues prises comme terme de comparaison, n'intéressent pas le tchèque et n'ont par conséquent, pour la caractérisation de sa structure phonologique, qu'une importance toute négative. C'est d'abord la différence entre le degré plein et le degré réduit des voyelles, différence qui est très nette surtout en anglais et ce dans le son différent du suffixe adjectif et verbal *-ate* en fonction de facteur différenciateur dans la formation des mots. En allemand, la différence en question n'est que faiblement représentée en tant que facteur fonctionnel, quant au français, il l'ignore aujourd'hui autant que le tchèque. En connexion avec cette différence de plénitude des voyelles, on trouve aussi en anglais, comme facteur différenciateur dans la formation des mots, la différence de place de l'accent, et ce dans le groupe des mots que la place de l'accent caractérise comme étant de la classe des substantifs ou de celle des verbes. La place de l'accent a une valeur fonctionnelle également en allemand, avec une limitation analogue au groupe des verbes composés à préfixe séparable ou inséparable. Le français et le tchèque ignorent cet élément modificateur. Enfin, en français, on trouve, en fonction d'élément modificateur, la possibilité ou l'impossibilité, pour tout mot commençant par une voyelle, de se lier avec la consonne finale du mot précédent (par ex. les êtres — les hêtres, les auteurs — les hauteurs). Ceci ne se présente dans aucune des autres langues considérées. En tchèque, il peut y avoir des cas où le coup de glotte joue le rôle d'élément modificateur, par ex. dans le couple *sužuj* — *s'užuj* (respectivement: tourmente! et rétrécis!). L'importance de cet élément modificateur en tchèque ne peut bien entendu se comparer à celui que joue le même élément en danois par exemple. Il ne s'agit là, comme pour les autres faits mentionnés dans ce paragraphe, que d'un phénomène sporadique.

V. On a donné dans les deux chapitres précédents un tableau comparé des éléments phonologiques qui sont à la disposition du tchèque moderne. Mais il a déjà été observé que l'inventaire phonologique peut être étudié aussi au point de vue de la formation des mots et à celui de la morphologie, et qu'on peut se demander quels procédés phonologiques sont employés dans telle ou telle langue pour la différenciation des formations de mots et des formes grammaticales. Si l'on ne veut pas que la caractérisation phonologique du lexique tchèque moderne soit sommaire, il faut répondre à la question qui vient d'être posée.

D'une manière générale, on peut dire que la différenciation des formations de mots et des formes grammaticales se fait à l'aide, soit d'une variation des éléments phonologiques du mot sans modification de son volume phonique, soit d'une simple modification de ce volume phonique par l'addition ou la suppression de sons, soit enfin d'une combinaison de ces deux procédés. Le système phonologique n'est d'ailleurs intéressé que par la variation appartenant au premier type, ou par sa participation au type troisième. Le changement de la structure phonologique du mot sans modification de son volume phonique peut à son tour porter soit sur le radical, soit sur les parties accessoires du mot, et il peut être effectué à l'aide de mutations intéressantes soit les éléments fondamentaux, soit les éléments modificateurs, soit les uns et les autres à la fois. En appliquant ces principes à l'anglais moderne, on constate qu'il ne s'y rencontre pour ainsi dire que des changements affectant le radical, et ce surtout des alternances complètes de voyelles (dans les verbes : drink, drank, drunk; dans les substantifs : foot, feet, man, men), ou des différences de quantité transformées en différences de qualité (meet, met). L'une et l'autre variations s'associent également à une modification du volume phonique (dans les verbes : keep, kept; dans les substantifs : brother, brethren). La variation des éléments phonologiques dans les parties accessoires du mot ne se produit en anglais que dans des limites étroites et n'intéresse que les consonnes (looks — looked; loves — loved). En outre, la différenciation dans la formation des mots se fait aussi en employant la différence de plénitude de l'élément voyelle (suffixe -ate en valeur nominale et verbale), la différence de place de l'accent (présage — presage) et la différence de sonorité des consonnes [use (subst.) — use (verbe)]. Ce changement, qui n'intéresse jamais dans cette valeur que la fin du radical, est mis en œuvre aussi dans le système morphologique (build — built). En français, au contraire, le changement complet de phonème voyelle affecte surtout la partie accessoire du mot (aimons, aimez, aimais, aima, aimant; rompons, rompez, rompais, rompis, rompu, rompant), et là même où il y a changement

complet de phonème voyelle du radical, cette variation prend souvent le caractère d'une variation affectant la partie accessoire et combinée avec une modification du volume phonique (animal, animaux, beau, belle). Outre cela, on trouve bien entendu çà et là en français des changements complets de phonème voyelle du radical, par ex. : je fais — je fis, je meurs — nous mourons, je peux — je pus — je pouvais. Parmi les éléments modificateurs, on voit s'employer, dans cet ordre d'idées, surtout la différence de sonorité des consonnes (vif, vive) et aussi, un peu, la palatalisation (sec, sèche). Ces deux changements intéressent la fin de mot. L'allemand est naturellement tout proche de l'anglais, mais sans le recouvrir. Là aussi, c'est un fait très important que le changement complet de l'élément vocalique du radical (trinken, tranken, tränken; Tochter — Töchter), mais on le rencontre aussi dans les parties accessoires (Affe, Affen; trinke, trinken; Geiste, Geister), et le changement de radical y est un simple fait d'accompagnement plus souvent qu'en anglais (Kraft — Kräfte). Parmi les éléments modificateurs, le déplacement de l'accent joue un rôle sporadique (durchbrechen — durchbréchen). Le tchèque l'emporte encore sur le français par l'usage abondant qu'il fait de la simple alternance des éléments phonologiques dans les parties accessoires du mot, et ce qu'il s'agisse des verbes (par ex. nesu, nese, nesou, nesa, nesl) ou des noms (par ex. střela, střely, střele, střelu, střelou). Le changement complet d'élément phonologique dans le radical se trouve rarement seul (par ex. pouštěn — puštěn, střelí — střílí), mais est le plus souvent une modification d'accompagnement (par ex. Jan — Jene, vede — vodí, pustí — pouští, hodí — hází, kůň — koně). Parmi les éléments modificateurs, on fait grand emploi de la différence de quantité, et ce dans les parties accessoires du mot d'ordinaire comme fait autonome (par ex. píši — písí, bosa — bosá), avec diphtongaison (nesu — nesou, rybu — rybou), tandis que c'est un simple fait d'accompagnement dans le radical, à peu près toujours (ex. brána — branou, síla — silou, draze — dráže, pomyslí — pomýšlí, zasadí — zasází). Outre la quantité, on voit aussi servir d'élément différenciateur dans la formation des mots et dans la morphologie le caractère mou des consonnes. Celui-ci affecte naturellement le radical, mais seulement dans sa fin, de sorte que ce changement ne se distingue pas nettement des changements affectant la terminaison (katy — kati, et autres exemples cités au chapitre précédent). Il y a lieu de souligner qu'une certaine importance dans la morphologie et parfois aussi dans la formation des mots appartient à la correspondance consistant dans la différence de caractère mou ou dur transformée (par ex. hochy — hoši, vrahy — vrazi, býky — býci). De même que les différences quantitatives

transformées en différences de qualité ont abouti, à côté des couples quantitatifs actuels tels que e—é, o—ó, u—ú, à des relations parallèles telles que e—í (ej), o—ú, u—ou, de même, les différences de caractère mou transformées ont donné lieu, à côté des couples actuels tels que c—č, z—ž, à des couples parallèles tels que k—c, č; h (χ)—z, ž, χ—š. Par là se trouve considérablement multiplié en tchèque le nombre des variations possibles dont il est fait usage pour les combinaisons de variations. L'existence de ces combinaisons, qu'elles soient sans modification du volume phonique ou qu'elles comportent pareille modification, est aussi caractéristique du tchèque, par rapport aux langues du type représenté par l'anglais et le français, que, par rapport aux langues du type de l'anglais et de l'allemand, la concentration des variations phonologiques importantes au point de vue du sens dans la désinence ou dans la fin du radical du mot.

VI. Dans les trois paragraphes précédents les éléments de structure qu'on peut trouver dans les mots tchèques ont été étudiés. L'étude de la structure du mot tchèque qui suit sera limitée, comme on l'a dit dans les paragraphes d'introduction, aux mots de quatre sons au plus, et l'allemand seul sera pris comme terme de comparaison. On doit noter en outre que, lorsqu'un même mot a plusieurs formes de même longueur, il ne sera tenu compte que d'une seule de ces formes, en cas de simple changement de désinence sans modification du radical. Ainsi, les formes ryba, ryby, rybu, rybou ou encore vedu, vede, veda, vedou, vedl ne compteront que pour seule unité dans le nombre des mots tchèques de quatre sons. Toute modification du radical accompagnant le changement de désinence sera compté pour une unité nouvelle, par ex. ruce en face de ruka, etc., peče en face de peku, etc. Cette règle sera observée uniformément pour les mots tchèques et les mots allemands, seulement elle sera appliquée plus souvent dans l'analyse des premiers que des seconds, le tchèques ayant des variations de désinence plus fréquentes, comme on l'a déjà constaté, que l'allemand. Malgré cela, le nombre des mots à considérer comme unité indépendante relevés en tchèque est d'un sixième supérieur au nombre trouvé pour l'allemand (environ 2800 mots tchèques contre 2400 mots allemands, soit une proportion approximative de 54:46). Il est important de constater en même temps que la différence relevée en faveur du tchèque comporte plus de mots monosyllabiques que des mots dissyllabiques, la proportion étant pour chacune de ces catégories, respectivement, de 56,5:43,5 et de 52:48. La tendance plus forte du tchèque au monosyllabisme s'exprime avec éloquence dans le nombre des mots relevés pour les types les plus simples de monosyllabes, c.-à.-d. pour les types composés

d'une seule consonne et d'une seule voyelle; dans cette catégorie, nos exemples sont au nombre de soixante-dix à peine pour l'allemand, tandis qu'ils sont une bonne centaine pour le tchèque. Mais même en tchèque, la tendance au monosyllabisme est loin d'être aussi accentuée qu'en anglais et en français, où le nombre des mots de cette catégorie approche de deux cents. Il faut aussi réfléchir que, d'après la prononciation courante, le monosyllabisme est en progrès en tchèque (mit en face de míti, sed' en regard de sedl, etc.), ainsi qu'en allemand (hab' vis-à-vis de habe: datif Berg en regard de Berge, etc.). Si l'on demande quel rapport un état morphologique différent peut avoir avec le plus grand monosyllabisme du tchèque, on trouve que l'écart est le plus frappant entre les deux langues comparées dans la déclinaison des substantifs, où le tchèque utilise dans deux cas, celui du type ryba: ryb et celui du type město: měst, un procédé entièrement étranger à la déclinaison allemande, à savoir une réduction du volume phonique du substantif qui change un mot dissyllabique en mot monosyllabique. Pour les adjectifs, l'avantage est plutôt du côté de l'allemand, la forme prédicative des adjectifs monosyllabiques y apparaissant aux trois genres et aux deux nombres, et y étant de plus identique à la forme de l'adverbe (schön), alors qu'en tchèque la forme nominale des adjectifs monosyllabiques n'existe qu'au masculin singulier (bos, rád). Dans les verbes, on a des impératifs et des prétérits monosyllabiques des deux côtés (ber: nimm, bral: nahm), il n'y a guère qu'au participe passif qu'on peut trouver un léger avantage en faveur du tchèque (brán: genommen).

Au total, dans les deux langues considérées, pour les mots composés de un à quatre sons, on a relevé, sur un nombre maximum de trente combinaisons possibles, vingt types de structure. Ce sont, en désignant par *a* la sonante et par *b* la consonante, les types ci-après: 1. *a* (tch. *a*, all. *Ei*); — 2. *b* (tch. *k*, all. *0*); — 3. *aa* (tch. *0*, all. *Aue*); — 4. *ab* (tch. *on*, all. *Eis*); — 5. *ba* (tch. *to*, all. *da*); — 6. *aab* (tch. *0*, all. *Auen*); — 7. *aba* (tch. *oko*, all. *eine*); — 8. *baa* (tch. *0*, all. *baue*); — 9. *bba* (tch. *sto*, all. *drei*); — 10. *bab* (tch. *set*, all. *dir*); — 11. *abb* (tch. *úst*, all. *ist*); — 12. *abab* (tch. *otec*, all. *alles*); — 13. *baab* (tch. *neuč*, all. *Bauer*); — 14. *baba* (tch. *duby*, all. *habe*); — 15. *bbaa* (tch. *0*, all. *blaue*); — 16. *abba* (tch. *osma*, all. *Erde*); — 17. *abbb* (tch. *0*, all. *eilst*); — 18. *babb* (tch. *kost*, all. *lobt*); — 19. *bbab* (tch. *pták*, all. *droht*); 20. *bbba* (tch. *sklo*, all. *Stroh*). Ne sont pas représentés les combinaisons *bb*, *aaa*, *bbb*, *aaaa*, *aaab*, *aaba* (all. *Eiern?*), *abaa* (sauf dans des mots étrangers, *aloe*), *baaa*, *aabb*.

Cette simple énumération fait déjà ressortir deux choses. Premièrement, l'aversion du tchèque pour les hiatus. D'ailleurs,

l'allemand non plus ne les affectionne pas spécialement. Mais, même étant donné que le nombre des mots ayant une structure à hiatus n'atteint pas cent dans les limites de notre examen, il y a lieu de tenir compte qu'ils représentent cinq types (*aa, aab, baa, baab, bbaa*), et que le groupe formant hiatus ou se trouve dans le radical, ou est dû à l'addition d'un suffixe voyelle à un radical terminé lui-même par voyelle. En tchèque, au contraire, je n'ai pas même compté dix mots ayant une structure à hiatus; tous appartiennent au type *baab*, et le groupe formant hiatus ne fait dans aucun d'eux partie du radical, mais se produit par la composition d'un préfixe terminé par voyelle avec un radical commençant lui-même par une voyelle. En outre, on a toujours la possibilité d'insérer le coup de glotte entre les deux voyelles qui se suivent; quelquefois aussi celles-ci peuvent se fondre en une diphtongue. Le cas, relativement fréquent en allemand, de diphtongue formant hiatus avec voyelle simple, n'a pas été relevé par moi en tchèque.

Le second point qui ressort de l'énumération des types de structure est l'aversion du tchèque pour l'accumulation des consonnes à la fin de syllabe. C'est ce que montre le fait que le type *abbb* n'est pas du tout représenté dans les mots examinés. Mais une étude détaillée de ce point ne se contente pas du simple tableau des types, elle regarde de près le nombre des mots relevés. Le résultat en est très instructif: il montre que, pour les types terminés par un groupe de deux ou de trois consonnes (*abb, abbb, babb*), le tchèque ne compte même pas cent mots (de un à quatre sons), alors que l'allemand en compte près de cinq cents. Un fait complémentaire du précédent est la constatation que le tchèque affectionne beaucoup plus que l'allemand les groupes de consonnes au début du mot. Pour les types comme *bba, bbaa, bbab, bbba*, on trouve en tchèque plus de quatre cents mots (de un à quatre sons), contre à peine plus de cent cinquante en allemand. C'est là aussi une différence très accentuée, quoique moins que celle des groupes de consonnes à la fin de syllabe.

En considérant les chiffres obtenus comme résultat de la comparaison effectuée, on constate encore une tendance structurale générale du tchèque vis-à-vis de l'allemand. Le résultat d'ensemble donné par tous les types examinés, et en particulier ceux donnés par les types à deux et trois sons font clairement ressortir que le tchèque a jusqu'à un certain point de l'aversion pour les mots commençant par sonante. Les types *aa, ab, aab, aba, abb* comptent en allemand 136 mots sur 560 à deux et trois sons, soit environ 25,2%, alors qu'en tchèque on n'a que 74 mots de ces types sur 897, soit une proportion de 8,2%. Pour les mots de quatre sons, la proportion passe en faveur du tchèque, avec 11,3%, contre 7,2% seulement en allemand. Il s'agit ici visible-

ment, non pas d'une modification de la règle, mais seulement d'une utilisation plus intensive des possibilités existantes. Le facteur décisif a été sur ce point un état particulier de la formation des mots et de la morphologie tchèque, qui a donné pour le type *abab* 135 exemples dans cette langue, contre 47 seulement en allemand. Les mots de ce type se forment en tchèque en nombre considérable du fait que les préfixes *o-* et *u-* s'ajoutent à des monosyllabes: à l'impératif (ex. *osol, usuš*), au prétérit (*ožil, ušel*), au participe passif (*oset, ušit*), ou dans des formations substantivales (ex. *ovar, úces*). L'allemand ignore ces formations. Qu'il ne s'agit ici réellement que d'un écart fortuit de la règle, c'est ce que montre encore une autre chose. Dans tous les types on voit maintenu ce fait important que le tchèque n'admet au début du mot qu'une petite partie seulement de ses sonantes, alors que l'allemand se montre beaucoup plus libéral. En laissant de côté les mots de caractère interjectionnel, comme *inu, ejhle, ouha*, les mots du tchèque écrit enregistrés par nous ne commencent, à l'exception d'un cas unique avec *ou-* (*ouško*), que par *a* (13 mots), *o* (120 mots) et par *u* (142 mots), tandis qu'en allemand les mots considérés offrent au commencement, en des proportions inégales, 10 voyelles simples et diphtongues. Ce sont les types suivants: initiale *a* (69 mots), *e* (64 mots), *i* (21 mots), *o* (28 mots), *u* (13 mots), *ö* (10 mots), *ü* (8 mots), *ai* (36 mots), *au* (10 mots), *oi* (6 mots).

VII. L'utilisation des matériaux phonématiques dans la structure des mots est encore à d'autres points de vue différente en tchèque de ce qu'elle est en allemand. Voyons d'abord les autres possibilités dans l'utilisation des sonantes. Il n'y a pas en tchèque de différence principielle, pour l'emploi des sonantes entre syllabes accentuées et syllabes atones. Dans les unes comme dans les autres on emploie treize sonantes sur les quatorze citées au début de cet exposé; *m* en qualité de sonante est en général très rare, et, dans les mots où il figure, il n'y figure pas en dehors des syllabes non accentuées: (*sedm, sedmnáct*). Les différences que l'on peut constater en tchèque, pour l'emploi des sonantes, entre les syllabes accentuées et les syllabes atones ne sont donc, à part l'exception insignifiante qui vient d'être signalée, que des différences de degré. En allemand au contraire, il y a une différence de principe à cet égard entre les deux sortes de syllabes. Dans les syllabes accentuées, on ne trouve que dix des quatorze sonantes de l'allemand, à savoir sept voyelles simples (*a, e, i, o, u, ö, ü*) et trois diphtongues (*ai, au, oi*), tandis que la voyelle réduite *ə* et les consonnes syllabiques *l, r, n*, — et seulement ces quatre sonantes — ne figurent que dans les syllabes inaccentuées. Ce n'est que dans des mots simples isolés (*Uhu, Oheim*) et dans des mots composés (*Eiweiß, Aufbau, etc.*)

ainsi que dans les mots — peu nombreux dans nos matériaux — formés par le suffix *-ig* (Essig, eisig etc.), que l'on voit paraître une autre sonante en allemand en syllabe non accentuée. Cette égalité de puissance structurale des syllabes en tchèque et leur inégalité en allemand ressortaient déjà des possibilités diverses d'utilisation de la quantité des voyelles dans l'une et l'autre langues, et elles ont une conséquence dans l'importance inégale des variations de désinences. Il faut bien entendu souligner qu'en tchèque la syllabe atone est toujours posttonique, et qu'en allemand ce qui vient d'être dit des syllabes inaccentuées ne s'applique qu'aux syllabes également posttoniques. Car bien qu'en allemand les syllabes atones comportent une énorme majorité de syllabes posttoniques, il y a aussi dans cette langue des mots, indigènes et étrangers acclimatés, avec l'accent sur la seconde syllabe et partant avec syllabe atone prétonique: dans ce dernier cas, la limitation signalée plus haut de l'utilisation des voyelles n'est pas applicable (ex. Armee, Lackei, allzu, dabei, etc.).

L'utilisation structurale des sonantes jette aussi une lumière instructive sur la nature diverse des diphtongues tchèques. Au commencement du mot, la diphtongue est, comme on l'a déjà dit, une exception tout à fait rare dans la prononciation soignée du tchèque (parmi tous les mots examinés par nous l'unique mot *ouško*). En toute autre position, on trouve sans doute représentées toutes les diphtongues figurant dans l'énumération des phonèmes, mais il y a une différence essentielle, quant à la fréquence, entre la diphtongue *ou* d'une part et les diphtongues en *-j* d'autre part. La première se rattache par sa fréquence aux autres voyelles normales du tchèque, puisqu'elle figure dans les mots examinés ici en syllabe accentuée après consonne 113 fois, ce qui la place, au point de vue de la fréquence, à l'avant-dernier rang, mais toujours bien loin avant la sonante *l*. Les différentes sonantes accusent, respectivement, les chiffres suivants: a 551, e 526, i 485, o 316, u 263, r 133, ou 113, l 34. Pour les diphtongues en *-j*, les chiffres sont beaucoup plus bas: aj 26, ij 25, ej 22, oj 22, uj 15. Pour l'allemand, nous savons déjà que toutes les diphtongues s'y trouvent au début du mot, et, lorsque l'on considère le nombre des sonantes en syllabe accentuée après consonne, on constate que toutes les diphtongues prennent rang tout à fait parmi les autres voyelles. Voici les chiffres: a 408, e 317, i 292, o 257, u 209, ai 201, au 143, ü 112, oi 69, ö 64. La différence est encore plus frappante lorsque l'on considère à part les syllabes ouvertes et les syllabes fermées. L'allemand connaît sans doute aussi des écarts dans la fréquence des différentes diphtongues dans l'une et l'autre sorte de syllabes, mais ces écarts ne sont pas tels qu'ils aient besoin d'une explication par-

ticulière. En tchèque au contraire, s'il n'y a pas de différence sensible pour *ou*, les diphtongues en *-j* accusent un écart sensible d'emploi en syllabe ouverte ou fermée. En syllabe ouverte, leur fréquence est assez grande, mais en syllabe fermée elles ne figurent pour ainsi dire pas. Sur plus d'un millier de syllabes fermées toniques après consonne, *uj* et *ij* ne figurent pas même une seule fois, *oj* et *ej* figurent chacune une fois et *ej* deux fois. Quand on réfléchit qu'en allemand, sur neuf cents syllabes analogues, on trouve *aj* 79 fois, au 51 fois et *oi* 16 fois, la différence est certainement frappante. Il en résulte que les diphtongues allemandes sont réellement des phonèmes, alors qu'en tchèque les diphtongues en *-j* ne sont que des groupements fortuits de voyelle + consonne *j* en une seule syllabe. Il s'agit régulièrement d'un groupe terminant le radical, les membres de celui-ci se contractant en une diphtongue lorsqu'ils se trouvent à la fin de mot (type *ba* ou *a-ba*, parfois aussi *ba-ba*; ex. *haj*, *uhaj*, *nehaj*) ou devant une partie accessoire du mot se composant d'une consonne et d'une voyelle (type *ba-ba*, ex. *hajný*). Mais quand un semblable radical est suivi d'une partie accessoire commençant par voyelle, le groupe résultant se partage en deux syllabes diverses, en perdant naturellement toute allure de diphtongue (ex. *háji*). On est donc ici en présence d'un fait de phonologie morphologique formative plutôt que de phonologie proprement dite. On trouve le même caractère en tchèque au groupe *je*, qui alterne, pour des raisons de formation des mots, avec *í* et représente par conséquent, du point de vue de la phonologie morphologique, une unité de groupe.

VIII. C'est aussi l'utilisation structurale des consonnes qui est à plusieurs égards différente en tchèque et en allemand. Les deux langues concordent en ce que la différence dans la sonorité des consonnes n'a pas dans ces langues de valeur phonologique à la fin des mots. Ceci signifie qu'à la fin du mot, dans l'une et l'autre langues, on trouve confondus en un phonème unique les couples de consonnes *b/p*, *d/t*, *v/f*, *z/s*, *h/x*, et, en outre, en tchèque *d'/t'*, *ž/š*, en allemand *g/k*. De plus, *j* ne figure, ni dans l'une ni dans l'autre des deux langues, comme consonne indépendante à la fin de mot, y faisant toujours partie d'une diphtongue, véritable ou de groupement. Le tchèque n'utilise donc à la fin de mot que 16 des 24 phonèmes consonantiques, c.-à-d. les deux tiers, l'allemand 15 des 22 phonèmes consonantiques, c.-à-d. à peu près deux tiers. Mais si les deux langues concordent ainsi, étonnamment, dans l'utilisation des phonèmes consonantiques à la fin de mot, il y a entre elles deux une différence sensible touchant leur utilisation au début des mots. Le tchèque emploie au commencement des mots les 24 phonèmes consonantiques qui sont à sa disposition, l'allemand 18 seulement sur 22. Les con-

sonnes *χ* et *tš* ne se rencontrent en allemand à l'initiale que dans les mots étrangers, il n'y a pas de différence entre *z* et *s* au début des mots, et la nasale vélaire *ŋ* ne s'y rencontre pas du tout. A l'intérieur du mot également, le tchèque utilise librement, entre voyelles, tous les phonèmes consonantiques, tandis que l'allemand n'utilise jamais, dans cette position, *j* au moins dans les mots germaniques, et *h* y paraît dans un seul de tous les mots étudiés (Oheim). On peut donc dire que le tchèque non seulement possède un répertoire de phonèmes consonantiques plus étendu que l'allemand (24 : 22), mais utilise aussi plus librement ce répertoire dans les différentes positions.

L'utilisation plus intensive des consonnes en tchèque se traduit aussi par l'aptitude de cette langue à combiner lesdites consonnes en groupes. Les deux langues comparées, le tchèque et l'allemand, sont toutes les deux favorables, dans l'ensemble, aux groupes de consonnes, ce qui ressortirait particulièrement bien d'une confrontation avec le français, mais, dans les détails, il y a entre les deux langues considérées de grosses différences. Au commencement du mot, donc dans les types *bba*, *bbaa*, *bbab*, nos matériaux accusent en tchèque 141 combinaisons diverses de deux consonnes, et en allemand 19; à la fin de mot, soit dans les types *abb*, *babb*, ces deux chiffres sont respectivement de 16 et de 35. Le début et la fin de mot sont diversement favorables dans les deux langues aux groupes de consonnes, conformément à ce qui en a déjà été dit ci-dessus, mais ce n'est pas le seul point qui frappe dans les chiffres mentionnés. Il y a lieu d'abord de s'arrêter au chiffre global des groupes de consonnes relevés dans l'une et l'autre langues. En tchèque, on trouve, au début et à la fin du mot, dans nos matériaux, en tout 157 groupes divers de deux consonnes, contre 54 seulement en allemand. Il est évident qu'il s'agit là d'une aptitude différente à combiner les consonnes en groupes. Cette constatation est corroborée par un autre fait, à savoir la grande différence qu'il y a également dans le nombre des types de combinaison représentés. Ainsi, au début du mot, on n'a en allemand que deux types représentés par un assez grand nombre de combinaisons, à savoir le type occlusive + liquide (ex. *bl*, *br*, *dr*, etc. en tout 9 combinaisons) et le type fricative + liquide (ex. *fl*, *fr*, etc., en tout 4 combinaisons). Les autres types n'ont qu'un ou deux représentants chacun: ce sont les suivants: affriquée + fricative (*tsw*), fricative + occlusive (*šp*, *št*), fricative + nasale (*šm*, *šn*), fricative + fricative (*šv*). En tchèque sont représentés surtout, — et pour la plupart fortement, — les types inexistantes en allemand: occlusive + occlusive (*bd*, *cp*, *ct*, etc., en tout 12 combinaisons), occlusive + nasale (*čm*, *čň*, *dm*, etc., en tout 13 combinaisons), liquide + occlusive (*lk*, *lp*, *rd*, etc., en tout 7 combinaisons), liquide + fricative (*lv*,

lz, *lž*, etc., en tout 7 combinaisons), *h* + consonne quelconque (*hl*, *hm*), ou inversement consonne + *h* (*jh*, *lh*, etc., en tout pour les deux types 11 combinaisons), liquide + nasale (*ln*, *lň*, *rm*); puis des types n'existant en allemand que sporadiquement: occlusive + fricative (8 combinaisons, contre 1 seule en allem.), fricative + fricative (11 combinaisons, contre 1 en all.), fricative + occlusive (19 combinaisons contre 2 en all.). A la fin de mot, l'allemand n'a de plus que le tchèque que deux types, dont l'un seul est assez abondamment représenté. Ce sont les suivants: nasale + occlusive (*mt*, *nk*, etc., en tout 5 combinaisons), et liquide + nasale (*lm*, *rm*, *rn*).

Les différences que l'on vient de relever concernant les types à deux consonnes existent encore, à une échelle moindre, pour les types à trois consonnes, soit *abbb* et *bbba*. Le type *abbb* est sans exemple en tchèque, alors que l'allemand comporte pour ce type 12 combinaisons de consonnes. Le type *bbba* est représenté en tchèque par 19 combinaisons de consonnes et en allemand par deux seulement. Le tchèque a donc ici une supériorité numérique (19:14), malgré la lacune relative au type *abbb*. Disons encore, pour terminer, que la faveur diverse dont témoignent l'une et l'autre langues pour les groupes de consonnes initiaux et finaux, se retrouve dans leurs particularités de morphologie et de formation des mots. En allemand, le nombre des groupes finaux s'accroît des terminaisons purement consonantiques, telles que *-st*, *-t*, lesquelles n'existent pas du tout en tchèque; les groupes initiaux tchèques sont multipliés par les préfixes purement consonantiques, inconnus à leur tour de l'allemand, tels que *s-*, *v-*, *z-*. Une chose encore mérite attention: les types de groupes de consonnes semblent être un élément relativement stable, vis-à-vis duquel se détachent parfois longtemps les mots d'origine étrangère, par ailleurs tout à fait acclimatés dans la langue. En tchèque par exemple, parmi les groupes initiaux, on ne trouve représentés que dans les mots étrangers les groupes *fl*, *fr*, *kb=gb*, et *šr*, et, parmi les groupes finaux, que *cht*, *kt*, *lt*, *mp*, *př*, *rb*, *rch*, et *št*. Ces groupes n'ont pas été compris dans les calculs précédents.

IX. Le tchèque offre plus de possibilités que l'allemand aussi bien dans l'application des différents phonèmes consonants ou sonants, que dans la combinaison de consonnes. Pour les types *bab*, *abab*, *baba*, *babb* et *bbab*, que j'ai choisis comme étant les plus caractéristiques, il y a en tchèque un total de 77.410 combinaisons possibles, alors qu'en allemand le total n'est que de 37.420, soit la moitié seulement. Mais le caractère phonologique d'une langue n'est pas déterminé seulement par la quantité des éléments phonologiques et le volume de leurs possibilités d'utilisation, mais aussi par la proportion dans laquelle il est

fait usage de ces possibilités. Et, sur ce point, on peut constater une nouvelle et importante différence entre le tchèque et l'allemand: le tchèque n'utilise ses abondantes possibilités phonologiques qu'avec une intensité beaucoup moindre que ne le fait l'allemand pour les siennes. Il n'existe en tchèque, dans les mots de un à quatre sons, pour les types cités ci-dessus, sur les 77.410 possibilités, que 2417 réalisations seulement, soit environ 3,1%, alors qu'en allemand on a, pour 37.420 possibilités, 2024 réalisations, soit environ 5,4%. Même en tenant compte du fait que les formes de la flexion, comme il a été exposé en son lieu, feraient monter le nombre des réalisations davantage en tchèque qu'en allemand, la grosse différence existant entre le tchèque et l'allemand quant à la proportion des réalisations par rapport au total des possibilités, ne disparaîtrait pas. C'est un fait qui concorde tout à fait avec ce qui a été dit plus haut touchant l'utilisation différente, par l'une et par l'autre langues, des éléments phonologiques pour la différenciation dans la formation des mots et dans la morphologie. Le tchèque s'efforce de différencier phonologiquement les différents mots plus fortement que ne le fait l'allemand. Il s'y constitue des types bien plus nombreux et bien plus distincts de structure, alors que l'allemand se contente plutôt — au moins dans les mots de deux à quatre sons — de faire varier un seul élément dans un nombre assez restreint de types de structure. Si j'avais pu confronter avec les matériaux tchèques, outre les matériaux allemands, aussi les mots français, ce trait caractéristique du tchèque ressortirait avec encore plus de netteté.

A ce chapitre se rattache la question de l'homonymie. Il est évident qu'une langue qui s'efforce de distinguer les différents mots avec des procédés phonologiques aussi expressifs que possible ne peut pas favoriser l'homonymie, qui fait se confondre des mots différant de sens, quant à la phonétique et partant quant à la phonologie. Que l'homonymie soit diverse dans les différentes langues, c'est ce que montre un regard rapide jeté sur l'anglais et le français d'un côté, et sur l'allemand d'un autre côté. Toutefois, je dois laisser l'étude de l'homonymie en tchèque pour une autre occasion.

SUR LA «MORPHONOLOGIE»¹⁾

PAR N. S. TROUBETZKOY.

A côté de la phonologie, qui étudie le système des phonèmes considérés comme étant les idées acoustico-motrices, significatives dans une langue donnée, les plus simples, et de la morphologie, qui étudie le système des morphèmes, la grammaire doit comprendre encore un chapitre particulier, qui étudie l'utilisation morphologique des différences phonologiques, et qui peut être appelée la «morpho-phonologie» ou, en abrégé, la «morphonologie».

Ce n'est pas dans toutes les langues que les morphèmes représentent une alternance de formes phoniques, mais, en tout cas, la majorité des langues indo-européennes et dans ce nombre, toutes les langues slaves, se rapportent à ce type. Dans les langues slaves, un seul et même morphème se présente sous différentes formes phoniques en fonction des autres morphèmes avec lesquels il forme combinaison et s'unit pour constituer un tout lexical ou syntaxique. Ainsi, dans les mots russes *pyka* et *pyчной*, les ensembles phoniques *pyk* et *pyч* sont sentis comme deux formes phoniques d'un seul et même morphème, qui vit, dans la conscience linguistique, à la fois dans ces deux formes phoniques, ou, plus précisément, sous une forme $py\frac{\kappa}{\psi}$, où $\frac{\kappa}{\psi}$ est une idée complexe: «les phonèmes κ et ψ , susceptibles de se remplacer l'un l'autre en fonction des conditions de structure morphologique du mot». Ces idées, complexes, de deux ou plusieurs phonèmes susceptibles, en fonction des conditions de structure morphologique du mot, de se remplacer l'un l'autre au sein d'un seul et même morphème, peuvent être appelées des «morpho-phonèmes» ou des «morphonèmes» (le terme de «morpho-phonème» et son abréviation «morphonème» ont été inventés par M. H. Ułaszyn, mais pris par lui dans un autre sens). Il y a lieu de souligner particulièrement qu'il est ici question, très précisément, de phonèmes, et non de sons, susceptibles d'alterner. Ainsi, dans le mot russe *pyka*, le son κ est postpalatal, dans le mot *pyku* le son κ est palatal, mais ces deux sons ne sont que deux réalisations phonétiques d'un seul et même phonème, le choix de l'une ou de l'autre dépendant exclusivement de circonstances phonétiques extérieures: devant le phonème «a», le phonème « κ » se réalise toujours comme postpalatal, devant le phonème «i», il se réalise toujours comme occlusive sourde palatale; la morphologie n'a rien à voir ici.

¹⁾ La notice présente ne prétend à rien d'autre qu'à exprimer les vœux de l'auteur au 1^{er} Congrès des Philologues Slaves à Prague.

Il en va tout autrement du rapport entre *к* et *ч* dans le cas *рука* : *ручной*. D'abord, *к* et *ч* sont deux phonèmes qui peuvent figurer dans des positions phonétiques identiques, en créant par leur différence une différence de sens (par ex. *кума* : *чума*, *кот* : *чот*). L'un et l'autre phonèmes peuvent figurer et devant «а» (par ex. *каша* : *чаща*) et devant «н» (*накнут* : *начнут*). Aussi l'alternance de ces deux phonèmes que l'on observe dans le cas *рука* : *ручной* n'est-elle pas due à un agencement phonétique, mais à la structure morphologique du mot, — fait d'un tout autre ordre que l'alternance d'explosive postpalatale et d'occlusive palatale observée dans le cas *рука* : *руки*.

Pour que des formes phonétiques différentes d'un seul et même phonème soient senties comme se remplaçant l'une l'autre, il est indispensable que le nombre des morphonèmes existant dans une langue donnée soit rigoureusement déterminé et délimité. Il n'existe dans chaque langue slave qu'un nombre limité de ces morphonèmes. La place que peut occuper un morphonème donné à l'intérieur d'un morphème est également rigoureusement délimitée et déterminée. Ainsi, par ex., dans toutes les langues slaves contemporaines, les morphonèmes *к* : *č* et *х* : *š* ne sont admis que comme éléments finaux de morphèmes: en russe, dans les cas du type *рука* : *ручной* ou *ухо* : *ушной*, les alternances *к* : *č* et *х* : *š* n'affectent pas l'unité des morphèmes, alors que dans des cas comme *коса* : *чесаць* ou *ходить* : *шедший*, les mêmes alternances *к* : *č* et *х* : *š* rendent impossible toute conscience d'une unité des morphèmes (en dépit du fait que, dans des cas analogues, comme *воз* : *везер* ou *водить* : *ведший*, l'alternance *в* : *в'* n'empêche nullement la conscience de l'unité des morphèmes). Il en est absolument de même dans les autres langues slaves: les alternances *к* : *č* et *х* : *š* n'y sont pas admises au commencement du morphème: là où elles ont eu lieu historiquement (comme dans *kosа* : *česati*, *woditi* : *šdzšši*), le lien est déjà perdu entre les deux formes phonétiques du morphème, et dans la conscience linguistique, ce n'est plus un morphème unique, mais deux morphèmes indépendants qui existent. Outre la place occupée par le morphonème à l'intérieur du morphème, sont également rigoureusement déterminées les catégories de morphèmes qui admettent, d'une manière générale, des morphonèmes donnés. Si les morphonèmes qui ne sont admis que dans les morphèmes radicaux et suffixaux ne le sont pas dans les morphèmes préfixaux, d'autres (par ex. en tchèque les morphonèmes $\frac{1}{e}$, $\frac{u}{o}$) le sont également dans les morphèmes suffixaux, etc.. Finalement, on peut distinguer les fonctions mêmes des morphonèmes: il existe des morphèmes qui conservent une seule forme phonétique à travers toutes les formes de flexion et qui ne présentent une

alternance de formes phonétiques que dans les formes de formations de radicaux, tandis que d'autres accusent des alternances de formes phonétiques même dans les formes de flexion; il y a des morphonèmes qu'admettent seulement les morphèmes de la première de ces deux catégories, etc...

Les systèmes morphologiques des langues slaves sont passablement variés. Chaque langue slave a son système propre, qui se distingue essentiellement de celui des autres langues slaves. Or, d'ordinaire, cette diversité s'efface dans les grammaires des différentes langues slaves. Juste dans l'exposé des faits de morphologie, les slavistes tombent ordinairement dans la grammaire historique, effaçant ainsi l'originalité individuelle de chaque système morphologique existant. D'habitude, on procède à une simple énumération de tous les types d'alternances phonétiques existant dans une langue donnée sans faire aucune distinction entre les types « vivants » et les types « morts » ni tenir compte des conditions spéciales qui déterminent l'existence d'un type d'alternances phonétiques, et même, souvent, les alternances morphologiques sont confondues avec des alternances, conditionnées de l'extérieur (phonétiquement), de réalisations phonétiques diverses d'un seul et même phonème (par ex. le remplacement des consonnes sourdes par des sonores devant sonore, et des consonnes sonores par des sourdes devant consonne sourde). De cette façon, on aboutit à une représentation entièrement faussée de la morphologie, ou, plus précisément, l'idée même de la morphologie comme division particulière de la grammaire descriptive disparaît complètement, et l'on n'a qu'une énumération de quelques données morphologiques, dont tout le sens consiste en la possibilité qu'on se donne de renvoyer, en exposant plus loin la morphologie, dans les différents cas isolés à cette énumération. Or, la morphologie, qui réalise une union de la morphologie avec la phonologie, occupe dans la vie de la langue une place extrêmement importante. Il ne faut jamais perdre de vue le système morphologique dans l'étude non seulement statique-descriptive (synchronique), mais aussi historique (diachronique) de la langue, et dans les recherches non seulement de langue particulières, mais aussi de dialectologie. La morphologie est souvent un facteur qui favorise, ou au contraire, gêne l'expansion des changements phonétiques ou morphologiques particuliers. Beaucoup de ces changements ont été suscité, directement par le besoin d'un réaménagement du système morphologique. En tout cas, il y a lieu, dans l'étude des changements phonétiques et morphologiques, de toujours éclaircir si un changement donné n'a pas provoqué de décalage dans le système morphologique.

En conséquence de tout ce qui vient d'être indiqué, il sied

de formuler le voeu de voir les slavistes s'attacher sérieusement à la description précise des systèmes morphologiques dans le sens ci-dessus exposé, et compter avec la morphologie dans leurs études tant de diachronie et de dialectologie que de synchronie.

DU DUALISME ASYMÉTRIQUE DU SIGNE LINGUISTIQUE

PAR S. KARCEVSKIJ.

Le signe et la signification ne se recouvrent pas entièrement, leurs limites ne coïncident pas dans tous les points: un même signe a plusieurs fonctions, une même signification s'exprime par plusieurs signes. Tout signe est virtuellement « homonyme » et « synonyme », à la fois, c'est-à-dire qu'il est constitué par le croisement de ces deux séries de faits pensés.

En tant que mécanisme sémiologique, une langue se meut entre deux pôles qu'on peut caractériser comme le *général* et l'*individuel*, l'*abstrait* et le *concret*.

D'une part, la langue doit fournir un moyen de communication entre tous les membres de la communauté linguistique: mais elle doit, d'autre part, servir également à l'expression de soi-même à chacun des individus de cette collectivité, et si « socialisées » que soient les formes de notre vie psychique, l'individuel ne peut pas être ramené au social. — Les valeurs sémiologiques d'une langue auront nécessairement un caractère virtuel et par conséquent général afin que la langue demeure au-dessus des états d'humeur de l'individu et au-dessus des individus eux-mêmes. Ces signes virtuels doivent cependant s'appliquer à la réalité concrète toujours nouvelle.

Si les signes étaient immobiles et n'avaient chacun qu'une seule fonction, la langue deviendrait un simple répertoire d'étiquettes. Mais il est également impossible de concevoir une langue dont les signes seraient mobiles à point de ne rien signifier en dehors de situations concrètes. — Il s'ensuit que la nature d'un signe linguistique doit être stable et mobile, tout à la fois. Appelé à s'adapter à une situation concrète, il ne peut se modifier que partiellement, il faut que par l'immobilité de l'autre partie, le signe reste identique à soi-même.

Que devant une situation concrète, notre attention se porte de préférence sur le nouveau, l'inconnu ou sur l'ancien, le connu, la présence simultanée de ces deux éléments est indispensable pour tout acte de compréhension (ou de reconnaissance). Le nouveau est incorporé dans les cadres anciens, il est reconnu

comme un genre nouveau d'une espèce ancienne. Mais c'est toujours un genre et non un individu. Reconnaître ou comprendre un fait signifie l'incorporer dans l'ensemble de nos connaissances, d'établir les coordonnées au croisement desquelles il peut être retrouvé. Or ce qu'il y a là de véritablement nouveau, c'est leur rapport, leur croisement et non les coordonnées elles-mêmes. — Il va de soi qu'un acte de connaissance ne peut atteindre l'« individuel » proprement dit. Le réel est infini, nous ne faisons, à propos de chaque situation, que d'en retenir certains éléments en rejetant tout le reste comme quantité négligeable au point de vue de nos intérêts. Nous aboutissons par là à un concept, produit schématique d'une intégration, appelé dès sa naissance à servir de type général.

Le signe linguistique, dans sa structure intérieure, correspond à un croisement de coordonnées de divers degrés de généralisation, suivant le plan sémiologique dont il relève.¹⁾ Ce qu'il y a de véritablement nouveau, p. ex. dans un mot qui vient d'être créé, c'est le croisement de coordonnées et non les coordonnées elles-mêmes. Il n'en saurait point être autrement, car dès son apparition tout mot désigne un genre et non un individu. Si nous assistons à un déplacement de la frontière entre le sème et le morphème à l'intérieur d'un mot, ce qui arrive souvent dans l'étymologie enfantine, p. ex. *Mamagei*, *mamom*, etc., ce phénomène n'est possible que grâce à l'existence dans la langue des mots comme *Papagei* et *mamom* qui se trouvent eux-aussi affectés par le déplacement des coordonnées. Au moment même de son « invention » une coordonnée est nécessairement générale et non individuelle, créé *ad hoc* pour un fait unique. On pourrait prétendre qu'il est impossible de créer un mot unique, et qu'on ne peut créer que deux mots à la fois, au moins.

Le général et l'individuel, dans tout système sémiologique, sont donnés non comme des entités, mais en tant que rapports de deux coordonnées ou deux séries de valeurs sémiologiques, l'une servant à différencier l'autre. — On ne saurait assez insister sur le caractère différentiel du signe linguistique. Dans l'introduction à notre *Système du verbe russe*, nous disions ceci: « Il est devenu lieu commun d'affirmer que les valeurs linguistiques n'existent qu'en vertu de leur opposition entre elles. Sous cette forme, cette idée conduit à une absurdité: un arbre est un arbre parce qu'il n'est ni maison, ni cheval, ni rivière... L'opposition pure et simple conduit nécessairement à un chaos et ne peut servir de base à un *système*. La vraie différenciation suppose une ressemblance et une différence simultanées. Les faits

¹⁾ Sur les plans sémiologiques de la langue, v. l'Introduction à notre *Système du verbe russe*, Prague, 1927.

pensées forment des séries fondées sur un élément commun et ne s'opposent qu'à l'intérieur de ces séries... C'est ainsi que devient possible et se justifie l'homophonie, quand deux valeurs appartenant à deux séries *différentes*... se trouvent avoir un même signe phonique.»

Il est absurde de se demander p. ex. quelle est, dans le russe, la valeur de l'a en tant que morphème. Il faut tout d'abord établir les séries de valeurs communes à l'intérieur desquelles apparaît cet a. Ainsi p. ex. стол, стола, столу..., паруса, парусов..., жена жены..., etc. C'est alors seulement que nous pourrions comprendre quelle valeur de différenciation, et dans quelle série, est introduite, par ce morphème.

Si un même signe phonique, dans les séries différentes, peut, comme nous venons de le voir, servir à traduire des valeurs différentes, l'inverse en est également possible: une même valeur, à l'intérieur des séries différentes, peut être représentée par des signes différentes, ainsi le nom. pl. столы, паруса, крестьяне, etc. L'homophonie est un phénomène général, l'homonymie n'en est qu'un cas particulier se manifestant dans les plans conceptuels de la langue; le phénomène opposé²⁾ se manifeste dans les plans conceptuels comme synonymie. Or ce ne sont-là que deux faces d'un même principe général et qui pourrait, très inexactement d'ailleurs, être formulé de la façon suivante: tout signe linguistique est virtuellement homonyme et synonyme, à la fois. Autrement dit, il appartient simultanément à une série de valeurs transposées du même signe et à une série de valeurs analogues mais exprimées par des signes différents. Ce n'est là qu'une conséquence logique se déduisant du caractère différentiel du signe, et un signe linguistique doit nécessairement être différentiel, autrement il ne se distinguerait en rien d'un signal.

L'homonymie et la synonymie, dans le sens que nous leur donnons ici,³⁾ fournissent deux coordonnées corrélatives, les plus importantes parce que les plus mobiles et souples et le mieux capables d'atteindre la réalité concrète.

Une série homonymique est d'essence plutôt psychologique et repose sur des associations. La seconde est plutôt de caractère logique car ses membres sont pensés comme variétés différentes d'une même classe de faits. Cependant le nombre de ses membres n'est pas défini, la série reste toujours ouverte: elle peut même demeurer virtuelle, mais la possibilité de faire rentrer la signification donnée dans une classe subsiste nécessairement. C'est

²⁾ « Polyvociété » ou Hétérophonie.

³⁾ Nous réservons ici le terme d'homonymes aux signes transposés; là où la valeur transposée n'est plus sentie, il serait plus exacte de parler d'homophonie (ainsi ключ *clef*, et ключ, *source*, sont des homophones). Mais ces deux termes ne s'appliquent, dans toute leur rigueur, qu'à des cas limités.

cette idée de classe qui, au contact avec la situation concrète, devient un centre de rayonnement de valeurs analogues.

Une série homonymique reste elle aussi ouverte, dans ce sens qu'il est impossible de prévoir où le signe donné peut-être entraîné par le jeu des associations. Cependant, à chaque moment concret, nous nous trouvons en présence de deux chaînons seulement se rapportant l'un à l'autre comme signe transposé au signe « adéquat », et maintenu en contact par un « tertium comparationis ». Le centre de rayonnement des homonymes, c'est l'ensemble de représentations associées à la valeur du signe, ces éléments varient d'une situation à l'autre et c'est la situation concrète qui fournit le tertium comparationis.

Dans un signe « complet » (tel un mot comparé à un morphème), il y a deux centres opposés de fonctions sémiologiques, l'un groupe autour de lui les valeurs formelles, l'autre les valeurs sémantiques. Les valeurs formelles d'un mot (genre, nombre, cas, aspect, temps, etc.) représentent les éléments de significations connus de tous les sujets parlants et qui sont pour ainsi dire à l'abri de toute interprétation subjective de la part des interlocuteurs; elles sont censées de demeurer identiques à elles-mêmes dans toutes les situations. La partie sémantique du mot est, par contre, une espèce de résidu résistant à toute tentative de le décomposer en éléments aussi « objectif » que le sont les valeurs formelles. La valeur sémantique exacte d'un mot n'est suffisamment établie qu'en fonction de la situation concrète. Seule la valeur des termes scientifiques est fixée une fois pour toutes (et encore!) par leur inclusion dans des *systèmes* d'idées. Or il s'en faut de beaucoup pour parler d'un « système » à propos de l'ensemble de nos idées qui correspond à ce qu'on pourrait désigner comme l'« idéologie de la vie quotidienne ».

Aussi chaque fois que nous appliquons un mot, en tant que valeur sémantique, à la réalité concrète, recouvrons-nous par lui un ensemble de représentations plus ou moins nouveau. Autrement dit, nous transposons continuellement la valeur sémantique de notre signe. Mais nous ne nous en apercevons que lorsque l'écart entre la valeur « adéquate » (usuelle) du signe et sa valeur occasionnelle est suffisamment grand pour nous impressionner. L'identité du signe est cependant maintenue: le signe subsiste, dans le premier cas, parce que notre pensée portée à intégrer renonce à tenir compte des modifications survenues dans l'ensemble de représentations; il a l'air de subsister dans le second cas également parce que, ayant introduit un tertium comparationis, nous avons motivé par là la valeur nouvelle de l'ancien signe.

Si concrète que soit telle transposition, elle n'atteint pas l'individuel. Dès son apparition, la nouvelle création se présente

comme un signe, c'est-à-dire qu'elle est capable de signifier des situations analogues, elle est déjà générique et se trouve être incluse dans une série synonymique. Supposons que dans une conversation quelqu'un ait été surnommé рыба. On a créé par là un homonyme de рыба, poisson (un cas de transposition), mais en même temps on a ajouté un nouveau membre à la série synonymique: флегматик, вялый, бесчувственный, холодный, etc.

L'autre centre des valeurs sémiologiques du mot, à savoir le groupement des valeurs formelles, peut aussi être transposé. En voici un exemple de transposition de la fonction grammaticale: l'impératif exprime un acte volitionnel du sujet parlant devant lequel s'éclipse le rôle de l'interlocuteur en tant qu'agent du procès, ainsi *Замолчи!* Cependant cette forme apparaît avec une nouvelle fonction dans *Только посеяли, а мороз и ударь* (tertium comparationis: acte inattendu, partant « arbitraire » de l'agent du procès) ou bien dans *Смолчи он, всё бы обошлось* (tert. comp.: acte imposé à l'agent du procès); enfin, l'impératif trouve des homophones dans *Торо и гляди* et *То и знай*, etc. La forme impérative possède naturellement des synonymes, p. ex. *Замолчать! Молчание! Тес!.. etc.*⁴⁾

Dans ces traits essentiels, la transposition grammaticale est analogue à la transposition sémantique. Les deux s'effectuent en fonction de la réalité concrète. Nous ne pouvons pas nous arrêter ici sur ce qui les distingue. Notons cependant une différence essentielle entre les deux. Les valeurs formelles sont naturellement plus générales que les valeurs sémantiques et doivent servir de types encadrant chacun un nombre quasiment illimité de significations sémantiques. C'est pourquoi les valeurs grammaticales sont plus stables, leurs transpositions moins fréquentes et plus « régulières ». Les déplacements d'un signe grammatical soit sur la ligne homonymique soit sur la ligne synonymique peuvent jusqu'à une certaine mesure être, sinon prévues, tout au moins enrégistrés. Il est impossible de prévoir ou pourra être entraîné un signe par suite de ses déplacements sémantiques. Cependant, dans le domaine de la grammaire, les subdivisions vont toujours par deux, et les deux valeurs corrélatives s'opposent comme contraires.⁵⁾ Nous savons d'ailleurs, qu'en fonction de certaines situations concrètes, les valeurs aussi différentes que les aspects perfectif et imperfectif peuvent cesser de s'opposer.⁶⁾ Il faudrait donc que dans la « syntaxe » on étudiat, non seulement les déplacements homonymiques et synonymiques de chaque forme (ce qui serait d'ailleurs l'unique moyen de comprendre en quoi con-

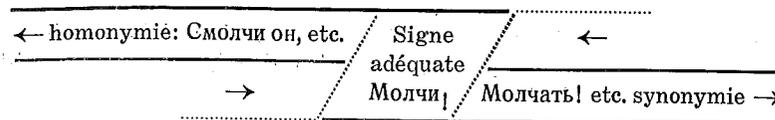
⁴⁾ Rappelons les synonymes des phrases ci-dessus citées: *Только посеяли, вдруг ударил мороз* et *Если бы смолчал он, всё бы обошлось*.

⁵⁾ *Système du verbe russe*, pp. 22, 23 et *passim*.

⁶⁾ *Ib.*, pp. 118—119.

sisté la fonction propre de chaque forme) mais qu'on essayât de déterminer, dans quelle situation concrète et en fonction de quelles notions, la valeur du signe aboutit à son contraire.

On pourrait recourir au schéma suivant pour illustrer le caractère asymétrique du signe



Le signifiant (phonique) et le signifié (fonction) glissent continuellement sur la « pente de la réalité ». Chacun « déborde » les cadres assignés pour lui par son partenaire: le signifiant cherche à avoir d'autres fonctions que sa fonction propre, le signifié cherche à s'exprimer par d'autres moyens que son signe. Ils sont asymétriques; accouplés, ils se trouvent dans un état d'équilibre instable. C'est grâce à ce dualisme asymétrique de la structure de ses signes qu'un système linguistique peut évoluer: la position « adéquate » du signe se déplaçant continuellement par suite d'adaptation aux exigences de la situation concrète.

WORTART UND WORTSINN.

Von F. SLOTTY.

In einem Beitrage, den ich unter dem Titel „Das Wesen der Wortart“ zu der Schrijnen-Festschrift (Donum natalicium Schrijnen. Chartres 1929. S. 130—141) beigesteuert habe, glaube ich den Nachweis erbracht zu haben, daß die Wortart in der Sprache eine doppelte Rolle spielt: 1. sie besitzt „kategoriales Meinen“, d. h. sie weist die durch das Wort ausgedrückte Gegebenheit in eine der Kategorien, in welche die Erscheinungen der Umwelt eingeordnet sind; 2. sie besitzt syntaktische Funktion, indem sie syntaktische Beziehungen ausdrückt. In dem ersten Falle gehört die Behandlung der Wortart in die Semasiologie, in dem zweiten in die Syntax. Entsprechend der mir in dem genannten Aufsatz gestellten Aufgabe, lediglich dieses Doppelwesen der Wortart sicherzustellen, konnte ich in ihm diese beiden Leistungswerte der Wortart nur skizzenhaft andeuten, und so harren sie noch der näheren Erörterung. Zweck dieser Abhandlung ist, eine eingehendere Untersuchung der Stellung zu geben, welche die Wortart in der Semasiologie einnimmt. Zum Verständnis der nachfolgenden Ausführungen ist es aber notwendig, zuvor einige Ausdrücke und Begriffe, die dabei Verwendung finden